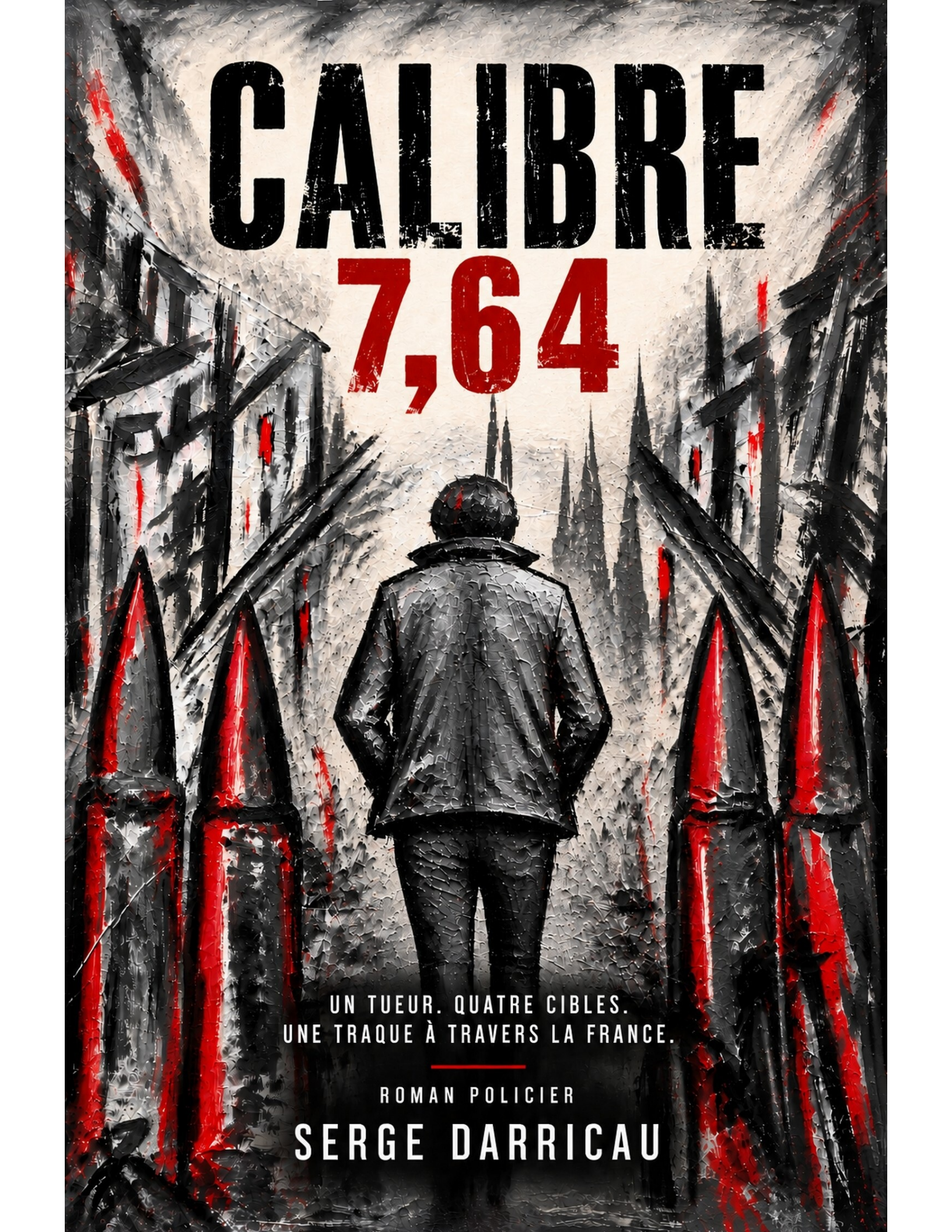




CALIBRE 7,64

UN TUEUR. QUATRE CIBLES.
UNE TRAQUE À TRAVERS LA FRANCE.

ROMAN POLICIER
SERGE DARRICAU

Serge Darricau

Calibre 7,64

© Serge Darricau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1920-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Il devait être cinq heures du matin, il faisait encore nuit. Le temps était pluvieux et froid pour ce mois de février. Il se leva avec difficulté. Il n'avait jamais aimé se lever tôt. D'ailleurs, en prison, il essayait de traîner au lit tous les matins. Ce n'était pas toujours facile, entre les lumières, le bruit dans les couloirs et les gars qui parlaient fort. Mais il s'était habitué avec le temps. Il avait aussi appris à raser les murs, ne pas se faire remarquer. Pas de vagues, Seb, pas de vagues. Il en avait assez fait, des vagues, à l'époque.

Mais c'était il y a quinze ans, quand il avait agressé cette femme dans ce parking à Lille. Il l'avait violée et étranglée ; une pulsion incontrôlable, avait-il plaidé. Il avait pris vingt-cinq ans sans peine de sûreté. Il avait fait appel : même peine.

Il s'était très bien tenu en prison, un détenu modèle. C'est pour ça qu'il était dehors au bout de quinze ans et qu'il tentait une réinsertion à cinquante ans. Il avait trouvé du boulot, aidé par les instances sociales. Le patron était sympa et compréhensif. C'était une petite entreprise de menuiserie dans la banlieue d'Amiens. Il avait toujours été manuel, sans compter les heures d'apprentissage en prison.

Sa nouvelle vie sociale pourrait peut-être commencer.

Il était prêt. Il avait bu son café. Il se regarda dans la glace, satisfait de se voir bien conservé pour ses cinquante ans. Faut dire qu'il avait fait pas mal de gym et de muscu en tôle. Une légère barbe bien taillée, pas de ventre proéminent comme certains quinquas. Son image lui déclencha un petit sourire de satisfaction.

Il pouvait y aller.

Il était six heures. Il sortit, se dirigea vers sa voiture, une vieille caisse que lui avait prêtée son patron pour le dépanner en attendant mieux. Il sortit les clefs, mit la main sur la poignée de la portière.

La balle lui traversa la tête avant même qu'il ne puisse entendre la détonation. Il s'écroula, mort sur le coup.

Il n'aurait pas pu entendre grand-chose, de toute façon, la carabine chargée de cartouches 7,64 était équipée d'un silencieux.

Jeff la remit dans son étui, sans se presser, sans aucune hésitation. Il fit le tour de sa voiture et rangea l'arme dans le coffre. Puis démarra tranquillement pour faire les huit cents bornes qui le ramèneraient chez lui.

C'est toujours plus long, pensa-t-il, en passant par la route, mais c'est plus sûr : pas de péage donc pas de caméra.

Il avait pris soin de laisser son téléphone portable chez lui pour éviter un éventuel futur repérage téléphonique. Bien sûr, il paierait son essence en liquide pour les mêmes raisons.

Il retira sa cagoule rapidement, ne pas se faire remarquer par un passant ou un flic. Il alluma la radio et se mit à écouter le Requiem de Mozart. Il avait toujours aimé la musique classique, sans être un grand connaisseur. Il aimait des airs dont il ne connaissait même pas l'auteur mais qui lui procuraient des sensations de bien-être, presque de bonheur.

Jeff était célibataire, solitaire, la quarantaine, sportif, les yeux noirs et mat de peau. Il avait un certain charme, genre bel Italien. Il avait des opinions politiques mais il les gardait pour lui, comme tous ses états d'âme d'ailleurs. Avec qui aurait-il pu les échanger ? Il n'avait pas vraiment d'amis, uniquement quelques relations de travail et quelques connaissances de bistrots dans lesquels il allait voir des matchs de rugby. Il n'avait même pas de chat ou de poisson.

De toute façon, il n'aurait pas pu s'en occuper. Son nouveau combat lui prenait trop de temps.

Il fallait enquêter pour retrouver le ou les mecs qui étaient sortis de tôle. Après, il fallait les suivre pendant des jours sans se faire repérer, noter leurs habitudes et planifier le tir final. Pas si simple, ça prenait du temps, de l'énergie, tout ça demandait une bonne organisation.

C'était son premier tir. Il s'était entraîné depuis longtemps pour ça. Il avait commencé par suivre des gens dans un périmètre de cent kilomètres autour de chez lui, à Toulouse. Il les avait cernés, photographiés, des hommes, des femmes, sans jamais se faire repérer.

Il avait eu chaud parfois. Un jour, un gars à vélo avait déboulé de nulle part pendant qu'il prenait une femme en photo. Mais le gars n'avait pas tilté. Il avait

pu prendre sa photo.

Depuis ce jour, Jeff était devenu plus méfiant, plus prudent.

Le jeu était devenu beaucoup plus excitant quand il avait fallu simuler le tir. Se garer à proximité de la cible, trouver le bon angle, sortir la carabine, mettre en joue et faire semblant de tirer. Entendre la détonation dans sa tête comme si elle était réelle. Tout plier et rentrer sans encombre.

Les deux ou trois premiers essais furent très durs. Jeff était presque paralysé de peur, mais la motivation était telle que cela devint presque naturel.

Il pouvait tirer de l'extérieur comme de l'intérieur de sa voiture. Sa camionnette tôlée, une Citroën Berlingo de deux mille vingt, lui servait de planque. Il pouvait y dormir et tirer par la petite trappe qu'il avait bricolée lui-même. Elle était blanche, sans aucun signe particulier pour éviter d'attirer l'attention, et ça marchait bien.

Tout en écoutant du Mozart, Jeff commença à penser au prochain tir dans sa tête.

Il avait déjà fait plus de cent kilomètres quand la police, alertée par le voisinage, arriva sur les lieux à Amiens.

Chapitre 2

La voisine de Seb était sortie de chez elle pour promener son chien comme tous les matins.

Roxi, le spitz, se mit à aboyer. Il tira sur sa laisse et aboya dans les aigus, très fort. Sa maîtresse lui cria dessus pour qu'il se taise, à cause des voisins, mais rien n'y fit.

Roxi continuait d'aboyer et de tirer sur sa laisse. Il voulait aller derrière cette vieille voiture un peu pourrie.

Sa maîtresse, une retraitée un peu boulotte, en pantoufles et jogging, accepta de le suivre pour qu'il se calme, derrière cette voiture.

C'est quand elle mit son pied dans la cervelle de Seb qu'elle se mit à crier encore plus fort que Roxi, et que son mari et les voisins sortirent et découvrirent le mort.

Qui téléphona à la police ? L'histoire ne le dit pas, mais à huit heures ce matin-là, la première voiture de police était sur les lieux et le capitaine Maxime Lelièvre en descendit, accompagné du lieutenant Tom Cresson.

Maxime était plutôt beau gosse, trente-huit ans, châtain clair, un mètre quatre-vingts, svelte, des muscles longs. Max aimait le sport qu'il pratiquait d'ailleurs tous les week-ends avec ses potes.

Tom, la trentaine, sportif lui aussi, mais plus façon coureur de fond, à peine un peu plus petit que Max, brun, les yeux clairs, ne manquait pas de charme. Il était très tonique.

Les deux, bien sûr, suivaient la mode et laissaient pousser une barbe plus ou moins bien taillée selon les jours. Ils étaient plutôt jeans-baskets que costume-cravate.

C'est vrai que de nos jours, qui est encore en costume-cravate ?

— On gèle la scène, dit Max à Tom. J'appelle le procureur et les pompiers. Surtout, que personne ne touche à rien et interdisez les photos avec les portables !

D'autres voitures arrivèrent, sirènes hurlantes. Les portières claquèrent. Les renforts empêchèrent les badauds de passer et ils déployèrent les rubalises tout autour de la scène du crime.

En attendant les techniciens et le légiste pour en savoir plus sur le cadavre, ils commencèrent à interroger les curieux et le voisinage.

Personne n'avait rien vu ni rien entendu.

Certains connaissaient le mort et le décrivaient comme quelqu'un de discret, arrivé dans le quartier depuis quelques mois. Il n'avait lié aucune relation particulière avec ses voisins.

Max avait eu le procureur et il fallait attendre le légiste et les techniciens pour aller plus loin.

Ce n'était pas évident de contenir tous ces badauds en quête de sensationnel.

Au bout d'une heure et demie arriva enfin le légiste avec les TIC.

— Bonjour Docteur, on n'a touché à rien, il est là, dit Max en désignant le corps à terre.

Le médecin s'accroupit à côté du cadavre.

— Alors Docteur, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Tom au bout de deux minutes.

Le légiste tourna la tête vers Max et Tom sans se lever.

— Il est mort sur le coup, je pense, vu l'impact. Et j'ai son portefeuille et son portable, tenez, regardez !

Tom, muni de ses gants en latex, examina le portefeuille et le téléphone portable du mort.

— On a son nom, dit Tom à Max. Sébastien Gunard, né à Paris en 1976, nationalité française. Permis voiture. Il y a même sa carte Vitale.

— Il n'en aura plus besoin, ironisa Max.

Il dit cela plutôt pour lui-même car il se méfiait des réseaux sociaux et du politiquement correct.

De nos jours, dire ce genre de chose pouvait vite t'envoyer directement au chômage. Terminées les blagues un peu olé-olé ou trop colorées. Il fallait garder

ça pour des cercles très restreints, et encore, tu n'étais plus vraiment sûr de rien.

— OK, dit Tom, je lance une recherche pour voir, au cas où.

Ce ne fut pas très long avant que Tom n'informe Max :

— Je l'ai dans le fichier. Figure-toi que ce gars a fait de la tôle pour viol et meurtre. Ça sent le client.

Bien sûr, ça ne veut pas dire que tous les repris de justice sont clients de ce genre de chose, mais disons qu'on est moins surpris.

C'est comme le cancer du fumeur. Tu es moins surpris quand celui qui le chope est un gros fumeur plutôt qu'un marathonien !

Le légiste continuait son boulot. Il avait fait retourner le cadavre et celui-ci ne présentait aucune autre plaie, à part celle causée par la balle.

Les techniciens avaient fait un maximum de photos. Quant aux prélèvements d'indices, la collecte était maigre : deux mégots, un vieux prospectus et un vieux paquet de clopes.

— On remballe, on a fini, mon capitaine. Vous pouvez faire transférer le corps à l'institut médico-légal.

— OK, merci lieutenant, dit Max. Je m'en occupe !

Max alla voir les pompiers qui attendaient.

— Les opérations sont terminées, vous pouvez lever le corps.

Il ne leur fallut pas plus de cinq minutes pour prendre la civière, mettre Seb dessus et partir en direction de l'IML.

L'ensemble des services quitta les lieux, laissant les habitants du quartier à leur étonnement. Il est certain que les discussions allaient alimenter tous les foyers du quartier pendant quelque temps !

Arrivés au bureau, Max et Tom allèrent dans le bureau de Max avec un café et commencèrent à débrief.

— T'en penses quoi, toi ? demanda Max.

— Franchement, je ne sais pas. C'est bizarre quand même. Ce gars a fait son temps, il est sorti depuis peu et il avait l'air de se tenir à carreau. Je ne sais pas, on va fouiller un peu dans son entourage pour voir. Je vais contacter les services

sociaux et son patron, je te ferai un retour.

— OK, lui répondit Max.

Il avait déjà un pied hors du bureau, il était en retard pour son déjeuner avec son ami Karl. Karl, trente ans, les yeux malicieux, faisait du sport avec Max de temps en temps. Petit gabarit, il était très rapide et faisait souvent courir Max au squash. Karl était surtout un jeune journaliste spécialisé dans les faits divers et, sans pour autant dévoiler les secrets de l'enquête, il leur arrivait d'échanger sur les affaires en cours. Ce n'était pas une véritable collaboration, mais plutôt un échange de bons procédés.

Karl était arrivé le premier à l'estaminet, un petit resto sympa, pas très loin du bureau et pas très cher, parfait le midi. Dès que Max s'assit en face de Karl, celui-ci attaqua sans hésiter :

— Salut Max, ça va, toi ? Alors, tu as quoi ? demanda Karl.

— Salut Karl, moi ça va. C'est l'enquête qui m'inquiète un peu. On n'a pas grand-chose que tu ne saches déjà : un mort, une balle en pleine tête et rien d'autre.

— J'ai cru comprendre que le gars n'était pas blanc comme neige, demanda Karl.

— Effectivement, ton info est bonne, il avait un passé judiciaire, répondit Max.

— Tu peux m'en dire un peu plus ?

— Non, désolé, mais tu l'apprendras peut-être par les journaux !

— Haha ! Mais tu sais que t'es super drôle, toi, pour un flic ! Bon, qu'est-ce qu'on mange ? Je crois que je vais me laisser tenter par une cervelle d'agneau au beurre noir !

— Pas pour moi, dit Max. Pour la cervelle aujourd'hui, ça ira. Je vais prendre la pièce du boucher et on se prend une carafe de rouge ?

— OK, allons-y, répondit Karl.

Après le café gourmand pour Karl, chacun retourna à ses occupations en se donnant rendez-vous dans quinze jours, comme d'hab. Il y avait de l'amitié entre ces deux-là et aussi le fait que chacun se disait qu'il pourrait peut-être avoir